Yves Buin

La Terre d'Arnhem



La vieille âme et le suprême savant

Plon

LA TERRE D'ARNHEM

8°Z
58565

Du même auteur

AUX ÉDITIONS CHRISTIAN BOURGOIS

Triperie-Papeterie Oswald (Éd. Étrangères), 1974
Epistrophy, 1976
Maël, 1980
Le Psychonaute, 1984

AUX ÉDITIONS 10/18

Les Alephs - Diegopolis suivi de *la Retraite de Russie,* 1975

AUX ÉDITIONS GRASSET

Les Alephs, 1965
Les Environs de minuit, 1966
Histoire de Smagg, 1968
La Nuit verticale, 1970
110e rue à l'est, 1972
Bornéo après la nuit, 1990

AUX ÉDITIONS P.O.L. (Collection Birdland)

Thelonious Monk, 1988

AUX CAHIERS DES BRISANTS

Essai d'Herméneutique sexuelle (1974-1984)
L'Asmara, 1984
Radio-Astronomie, 1987

AUX ÉDITIONS DU CASTOR ASTRAL

Fou-L'art-Noir et autres textes (1989)

1136049
824

YVES BUIN

LA TERRE D'ARNHEM

La vieille âme et le suprême Savant

PLON
8, rue Garancière
PARIS

DL-09011991-00202

© Plon, 1991.
ISBN 2-259-02208-1



Il fut alors évident qu'on ne quitte jamais rien; qu'on pénètre simplement dans l'espace comme dans le plus vaste des sanctuaires, pour y rejoindre tous ceux qu'il nous fut donné d'aimer.

Petr KRAL.

... et nous avons le bleu d'une éternité enfermée dans nos corps.

Claude PELIEU.

Au lycée nous n'avions étudié qu'un seul poème de Rimbaud : *Le dormeur du val*. Quant aux cours d'anglais, les professeurs nous assuraient qu'il était inutile que nous en vinssions à Shakespeare car il nous passerait au-dessus de la tête. Aussi jusqu'à un âge avancé demeurâmes-nous en compagnie des mirobolants dialogues de *Fatty* et *Longlegs*.

Il fallut bien des années avant d'être en mesure de lire la fameuse lettre dite du « Voyant » écrite par Rimbaud le 15 mai 1871 à Paul Demeny et savoir qu'il y avait au cœur de l'homme de quoi faire pâlir les étoiles.

A chacun ses énigmes, ses questions sans réponses. L'une des miennes est née et a perduré à partir de la phrase célèbre de la « Lettre » : [...] où « il [le Poète] devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit — et le suprême Savant ! » — tandis que plus loin, apparus à l'horizon, s'avançaient « d'autres horribles travailleurs ». Quelles étaient ces entités dont un écrit prophétique — Rimbaud n'a que seize ans et demi lorsqu'il le

rédige ! — nous annonçait la venue et quel était ce contemporain qui par le seul verbe visionnaire atteignait la vérité ?

Peut-être faut-il voir dans ces rumeurs adolescentes l'origine de certains voyages qui poussent à aller de par le monde (d'où la Terre d'Arnhem) à la recherche des vieilles âmes qui le hantent et dont l'immense majorité d'entre elles n'écrira jamais une ligne, tant il est éloigné d'elles que leur Connaissance puisse avoir besoin de mots.

Les pages qui suivent ont eu pour prétexte la rencontre d'un poète et homme de radio qui, à l'issue d'un entretien sur le pianiste Thelonious Monk, me proposa d'organiser ma dérive à propos de la poésie et de la musique en un livre. Mais dès lors que l'on évoquait l'ermite de la musique noire qui en fut l'un de ses « suprêmes Savants » s'imposait le retour aux sources, c'est-à-dire aux questions sans réponses. Et ce, avec les moyens du bord, en fait le recours à la pensée associative puisque j'ai toujours eu quelque réticence au genre « essai », ne fût-ce que parce qu'il tient sa référence modèle de la dissertation universitaire bien ordonnée.

La pensée associative est une pensée du collage. Elle suit la plume. Elle explore une idée, la laisse en chemin, y revient. Elle vit de ses récurrences et n'est pas loin d'être cyclique. Ce qui la rythme c'est le quotidien d'une préoccupation, la trajectoire déviée quand une phrase, une remarque lues par hasard, une image infléchissent un texte qui se voulait linéaire vers une interrogation imprévue. Sa rigueur, si elle en possède une, ne peut être que dans sa fluidité et dans son tracé serpentin au travers des rocailles.

D'ailleurs, pourquoi l'essai (s'essayer à penser) ne prendrait-il pas aussi cette forme accordée à la durée d'un moment (ici, avril-novembre 1989) et ne se donnerait-il pas le droit de suivre les cours détournés de la pensée ?

Celui qui vit en Occident en cette fin de siècle (et entre autres, l'écrivain) sait que sa civilisation est fatiguée, grand robot perfusé de techno-science sur le terrain vague de la politique. La poésie qui ne cesse jamais d'être en voie de disparition n'en est pas à sa dernière rencontre avec la science. Leurs ébats, leurs noces et leurs divorces sont rituels. On en trouvera trace dans la première partie de ce texte. Mais pourquoi se feraient-elles la guerre ? Le refus de l'une par l'autre n'est qu'ignorance, de même que leur illusoire fusion. Toutefois, le vieux positivisme rôde et, fort de l'incontestable génie de la technique, voici venir par lui le nivellement des imaginations. Qu'importe, ce séducteur à la faconde un peu simple n'a que de maigres chances de tromper la poésie [1].

Quand elle a fini son ménage avec la science, la poésie retourne à sa fascination primitive, celle de l'aura mystique du verbe, qu'elle se l'avoue ou qu'elle se la taise. Le livre de Jules Monnerot, *la Poésie moderne et le sacré*, étant introuvable, on ne peut guère le recommander. Alors, au risque des modes et des censures implicites que chacun se donne, faut-il aller à tâtons — c'est ce que j'ai tenté — sur la voie inconfortable et bien entendu moquée des rapports de l'écriture et du sacré, terrain mouvant où il n'est pas sûr qu'on ne perde pas pied. Et, pourtant, il vaut la peine d'aller contempler ces horizons : « Il [le poète] arrive à l'inconnu, et,

quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! » Rimbaud, toujours.

Quand on pense, on se donne des rendez-vous et on a des tête-à-tête. Ceux-ci dont ce livre témoigne ont été, sur quelques mois, assidus, associatifs et, à l'occasion, dissertants. A leur terme on s'aperçoit qu'on a beaucoup fréquenté les morts (et peu les bien-portants) dont certains, considérables, ont été les grands vivants de la folle jeunesse. Ils nous ont ouvert à la beauté en une période de scolastique dégénérée qui osait s'appeler éducation et enseignement et qui, au mieux, nous inclinait à devenir autodidacte.

Nul hasard donc que dans toutes ces pages se retrouvent les fidélités essentielles et, en particulier, la vieille union libre du jazz et du surréalisme dans le lit de l'Amérique. Jazz et surréalisme. Rien n'y fera, on ne changera jamais. Et pourquoi le ferait-on, puisque ça continue à nous nourrir de ses ondes de choc qui sont venues — et les ont gagnées en même temps — de toutes les rives continentales de la pensée et de la sensualité, de ses ramifications au plus profond de l'histoire et de ses collatérales qui rejoignent les actualités ? L'enjeu est demeuré semblable qui vise à la résolution de la dualité dans l'instant.

Drôle de constater que l'on doit cette aventure à deux sources qui ont dépassé ceux qui les ont peut-être le mieux incarnées, d'une part, le petit bourgeois de Tinchebray (Orne), élevé à Pantin et monté à Paris faire sa médecine : André Breton et, d'autre part, le marginal noir de Kansas City, toxicomane dès l'âge de quatorze ans et psychopathe à ses

heures : Charlie Parker, tous deux la tête emplie des harmoniques qui changent la vie.

Si, effectivement, le testament poétique de Breton est *Arcane 17* — bien que parvenu au seuil de l'ésotérisme, il hésite à le franchir, comme plus tard il se méfiera de la spiritualité de Michel Carrouges — peut-être le texte fondateur de la poésie de l'au-delà du surréalisme est-il la lettre ouverte de René Daumal à André Breton de 1929 : « Prenez garde André Breton de figurer plus tard dans les manuels d'histoire littéraire alors que si nous briguions quelque honneur, ce serait celui d'être inscrits pour la postérité dans l'histoire des cataclysmes. » Daumal ! Pour ceux qui en sont familiers, une œuvre est en filigrane dans ces pages des derniers mois et de bien d'autres : celle du *Grand Jeu* avec ses deux figures centrales, exploratrices des cavernes de l'être : Daumal et Roger-Gilbert Lecomte, tous deux pratiquants de la poésie initiatique.

Daumal avait bien raison : il n'a droit qu'à une ligne dans les manuels de littérature du XXe siècle (il surpasse néanmoins Lecomte qui, lui, n'est même pas cité), manuels qui résument l'essentiel de ce que le « lecteur moyen » saura de la littérature durant sa vie, hormis quelques recyclages télévisés épisodiques. Le branlotage du signifiant a fait beaucoup de ravages. Bien que la mode l'ait abandonné depuis longtemps, la corporation des professeurs de littérature continue à le colporter. Toujours à quai dans l'attente du dernier train à prendre, que voulez-vous qu'elle enseigne, sinon ce qu'on lui dit de lire ? Ce « on », c'est le bureau politique des éditeurs, la pression médiatique, la petite terreur universitaire et la ritournelle, c'est-à-dire l'air du temps.

Il apparaît aussi que ceux qui sont évoqués dans

ce texte — sauf exception — ont connu bien des malheurs. Sans doute leurs bonheurs ont-ils été indicibles. A dire le bonheur on le gâche, on le rend banal, insupportable. Il se suffit tant à lui-même. Tandis que la « bouche d'ombre », elle, continue de parler. Qu'écrirait-on si elle ne parlait plus ? N'écrit-on pas pour qu'elle se taise ? Qu'importe ! A tous ceux-là, bien que nous soyons sans doute partis ailleurs et sans retour, ces pages sont la reconnaissance de ce qui leur était dû. Pour le reste, elles ne sont que les quelques retombées radioactives des lectures, des promenades et des perplexités d'une tranche de vie dans l'œil du lézard.

La Terre d'Arnhem est bordée au nord par la mer d'Arafura et à l'est par le golfe de Carpentarie. Elle se déploie en un vaste plateau de grès escarpé qui domine jungles et marécages et abrite dans ses grottes d'antiques peintures rupestres dont certaines remontent à cinquante mille ans. Sanctuaire et territoire originel de la création, la Terre d'Arnhem n'est pas des plus hospitalières. Elle décourage même le voyageur, pour peu que les Aborigènes qui trouvent là leurs sources immémoriales et qui faillirent en être chassés pour le plus grand malheur de la planète, l'invitent à y entrer. Ces roches arides ce sont les leurs. Souvent ils se tiennent dressés, hiératiques, guerriers intemporels guettant l'éveil du monde. La Terre d'Arnhem parle de la Genèse à chaque instant. Sur ses rivages apparurent les premières créatures cosmiques venues du Pacifique Sud. Elles s'y installèrent, goûtant la Terre promise avant de rejoindre le sentier du Top End *où les attendait l'Esprit.*

C'est dire que l'homme blanc qui s'aventure sur ces chemins d'initiation est épié, à peine toléré, tout à sa vigilance qui lui permet d'éviter serpents et arachnides. S'il lui arrive de lever la tête c'est un ciel lourd de cris d'oiseaux inconnus

et le soleil de l'enfer qui s'épanouit en une immense corolle. Tout lui est hostile, presque ennemi. Les insectes l'assaillent, la chaleur l'accable. Chaque roche qui borde sa route est un totem. Des présences indéfinissables l'entourent. Quelquefois, en contrebas, un lac, une mare où les animaux viennent boire. Plumages rutilants, multicolores, et fourrures se mêlent parmi les premières fleurs qu'il aperçoit, tapis de couleurs vibrant, ondulant par l'intensité même des couleurs qui semblent issues d'un rêve, d'un mirage. Parvenu là, il n'est pas rare qu'un Aborigène s'approche et lui demande de hâter son retour car la nuit s'annonce et elle est interdite. Trop de pouvoirs, sans doute, sont à l'œuvre dès qu'apparaît le crépuscule. Tous les déserts, toutes les forêts primitives ne sont accessibles, la nuit, qu'aux esprits les plus trempés, aux chercheurs d'horizons perdus. Que lit-il en vous l'Aborigène qui vous accorde de rester la nuit ? Qu'importe ! Alors tout est possible, il vous suffit de voir.

Au centre de la Terre d'Arnhem se trouve la plus grande mine d'uranium du monde ouverte aux appétits de toutes les puissances. Depuis des décennies les compagnies minières ont violé l'ancestral territoire. Un frémissement a parcouru les roches, d'inexplicables retards ont freiné la marche des mineurs. Dès le premier jour, les tribus se sont rassemblées et la reconquête du haut plateau a commencé. Ici, on connaît l'homme blanc depuis toujours, sa maladresse dès qu'il pose le pied en terre étrangère. Ne se mit-il pas en tête de faire venir des chameaux d'Afghanistan au siècle dernier ! Et, depuis, vingt mille d'entre eux errent dans le désert du Sud, troupeaux sauvages courant en tous sens.

A deux cents kilomètres à l'ouest se trouve Darwin, sinistre ville tropicale écrasée de chaleur, ville de fonctionnaires invisibles. Dans les rues des Aborigènes déambulent indifférents. Darwin abrite la plus importante base aérienne d'Australie. De tout temps, l'homme blanc a voulu se protéger contre les hordes venues d'Asie. Lui, qui souvent fut proscrit

sur sa propre terre natale et qui vint ici, exclu et contraint, pour trouver un pays, n'a apporté que sa folie des conquêtes et son inaccessible se réduit à de longues randonnées sanglantes dans l'arrière-pays. Que pouvait-il apprendre de ces vieux visages aborigènes, la peau d'écorce sculptée par le temps, voyageurs immobiles les yeux ouverts sur l'infini, télépathes recevant, dit-on, leurs messages du cosmos et qui risquèrent l'extermination à ne pas vouloir quitter cette terre ingrate que l'Esprit a élue ?

Ainsi est la Terre d'Arnhem, bout du monde combinant l'espace imaginé et l'espace réel, s'entrouvrant une seconde à notre course précipitée, nous révélant le regard de l'homme qui commande à la pluie et nous renvoyant à nos paysages et à nos villes que désormais ce regard hantera. Une simple inadvertance nous a jetés dans les étendues afin que nous parcourions la géographie des présences et des histoires à la recherche de la drôle de musique que chacun a pu entendre ce jour fameux où un chemin l'a égaré.

Le siècle s'est coupé en deux, voici le temps de l'homme sans origine. Mythes, arts et légendes ont raconté les commencements de siècle en siècle. L'imaginaire a trouvé à s'y nourrir, et chacun d'interroger l'histoire aux innombrables péripéties dans laquelle la naissance l'a plongé, de pénétrer la langue, ce grand carnaval des métaphores dans lequel se joue l'humanité.

« Enfance mon amour », écrivit un jour Saint-John Perse. Enfance, enfance de l'art. Quelle virginité avons-nous connue pour qu'un poète rappelle que le bonheur fut si grand ? Avons-nous goûté ces paysages d'harmonie avant la guerre, cette neige immaculée, ces purs glaciers transportant la mémoire, ces nuits sans monstres et le calme au matin ? Une seconde l'éternité nous a baignés. Souvenons-nous, nous

avions les pieds mouillés sur les berges du grand fleuve et une voix en était le cours souverain. C'est ainsi que va l'enfance, elle ignore les pièges, l'absence la fait rêver et elle habite l'instant, état sans pesanteur, libre de toute raison, émancipée d'une langue qu'elle ne connaît pas et dont elle découvre les splendeurs.

D'être né de la chair inspire la chair. Au terme du long voyage, l'enfant est la bonne nouvelle. On court annoncer le miracle. Des géniteurs mortels certes vont écrire la destinée mais l'eau coule sans mesure. D'eux, la mort s'apprend très tôt et elle est ordonnatrice. Hors d'elle il n'y a pas d'immensité. Et l'enfant entre dans cet indéfini, ces miroirs immatériels, cet appel encore lointain et les interroge. Quel est ce sommeil sans fin dont la lumière m'a éveillé ? J'étais la nuit et me voici incandescent. Ma solitude est une aurore. J'ose mon premier pas à la tour de guet du paradis. Des ombres apaisantes et des chapeaux à voilette se penchent sur moi. L'invisible me ravit. La parole bleue caresse ma peau, un papillon me quitte pour la terrasse des fleurs. L'arbre des étoiles accroche ses lambeaux de ciel. De grands oiseaux noirs s'éloignent à l'horizon. La veille les a épuisés. Ils étaient la mer et les vallées. Ils quittent le monde. De quoi ont-ils peur ? Il y a toujours un chien qui court dans le grand vent de la banquise.

L'enfant est le passager de l'empire sans frontières où glisse le sable. Sa main touche la terre chaude, le corps fidèle de la terre. Jamais le lien avec elle ne sera si fort. Le monde se donne dans le dialogue du sang et de la sève. Nul ne le trouble. Il a la nudité de l'esprit sans forme qui habite l'enfance toujours si près des ailes qu'il rejoint les hauts nuages. Pensées sans lest ne connaissant ni le bien ni le mal, s'enchaînant comme se lient les volutes de fumée. En elles, la soif n'est qu'une goutte d'eau et la vie une amie qui dort dans l'herbe.

Quel infaillible artiste nous a ouvert cette route ? Lequel